



LA PEAU D'UN OURS.

"Old Mose", un vieux grizzly de la Sierra Madre, dans le sud du Colorado, vient d'être mis à mort par deux bûcherons. Depuis nombre d'années, cet ours était la terreur des braves Utes et des colons blancs de la région. Il attaquait féroce les hommes et les bestiaux, et il défilait les plus habiles chasseurs. Les deux bûcherons ont rencontré "Old Mose" par accident et en sont venus à bout par la ruse. Il formait une véritable montagne de chair, d'un poids de 1100 livres. Sa peau tendue a neuf pieds six pouces de longueur et plus de sept pieds de largeur.

TEMPERATURE

Du 23 mars 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h du matin, Midi, 3 P. M., and 8 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 23 mars — Indications pour la Louisiane — Temps-pluie dans la partie est beau dans la partie ouest samedi bon dimanche; vents d'est légers à frais.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

L'Étrange mensonge, conte. Charles Lenoir et son œuvre. La Rose et la Ronce. Dans le brouillard. La légende de Fuchsin. L'Éclat d'Or, feuilleton du dimanche. Montanité, chifon. L'Académie, etc., etc.

LA

Presse Louisianaise

- ET LA -

DÉMOCRATIE.

Au milieu de la crise politique et sociale que nous traversons, la veille d'élections très importantes d'où dépendent probablement l'avenir et la fortune de la Louisiane, il est extrêmement intéressant de se rendre un compte exact de l'état des esprits dans nos campagnes. Mais, pour y arriver sûrement, il ne suffit pas de suivre plus ou moins attentivement la série de meetings qui ont lieu, ici ou là, et où l'on entend jamais ou que les accusateurs ou des défenseurs du parti auquel on appartient.

Il faut aller plus loin; il faut scruter profondément l'opinion, et demander ce qu'ils pensent à ceux qui sont les échos naturels

de cette opinion, aux journaux de nos bourgs, de nos villages, de nos hameaux même. Plus la population d'une localité est faible, plus le journal qui la représente reflète clairement et aisément son opinion.

Eh bien, on peut le dire hardiment, après avoir parcouru des yeux la plupart des journaux de nos campagnes, la Louisiane est plus fièrement que jamais démocratique et ennemie du républicanisme.

Nous ne pouvons dresser, ici, une liste complète des feuilles plus ou moins importantes qui reflètent cette opinion; mais elle est, à coup sûr, en immense majorité. Il en est ainsi, non seulement à la Nouvelle-Orléans et dans la basse Louisiane, qui ne fait qu'un avec la Nouvelle-Orléans, mais dans l'ouest, dans le centre, dans le nord, dans l'est de l'Etat. On pouvait ignorer ce fait, il y a encore quelques mois; il n'est plus permis de le nier, aujourd'hui; il y aurait de la mauvaise foi à le tenter.

A qui devons nous cette manifestation si inattendue et d'un caractère si général? Aux quelques renégats, aux quelques traîtres de la démocratie qui, pour mieux cacher leur trahison, ont voulu faire croire à tout le pays que la population les avait suivis dans cette voie de perdition et avait apostasé comme eux. La population indignée, outragée, calomniée, s'est révoltée et a protesté. De là, cette explosion de l'idée démocratique qui éclate dans toutes nos campagnes.

Nous ne nous y attendions certes pas, il y a quelques mois; elle vient de se produire avec un éclat qui fait le plus grand honneur à nos populations. A ce point de vue, nous n'avons que des remerciements à adresser à messieurs les républicains. Les renégats de la démocratie ont plus contribué à son relèvement que ceux qui lui étaient restés fidèles.

N'avez pas votre vie en fumant et en chiquant du tabac.

Pour abandonner facilement et pour toujours l'usage du tabac, avoir du succès, être plus de soi-même et rigoureusement No To Bac, le merveilleux remède qui rend forts les hommes faibles. Chez tous les pharmaciens 50 cent ou \$1. Cure garantie. Brochure et échantillon gratuits. Adresse: Sterling Remedy Co., Chicago ou New York.

Union Progressiste.

Invitation à l'Amiral Dewey.

Il y a bien des semaines déjà, les patriotes et les hommes intelligents, si nombreux à la Nouvelle-Orléans, avaient l'intention d'inviter l'illustre amiral Dewey, le héros de Manille, à visiter la métropole du Sud. Après avoir longtemps flotté dans l'air, l'idée a pris corps; elle a été adoptée avec enthousiasme par la première et la plus utile de nos sociétés — l'Union Progressiste. Cette excellente organisation s'est réunie, hier soir, sous la présidence de M. Andrew Blakely. Ses membres les plus influents, de 50 à 60, s'étaient fait un devoir d'y assister, le maire Flower s'y était rendu un des premiers.

Naturellement, la question de l'invitation à l'amiral a été mise sur le tapis. M. Flower qui s'est déjà occupé de cette intéressante affaire a pris la parole. Il n'y a pas que l'Union Progressiste qui ait songé à inviter l'amiral à honorer la Nouvelle-Orléans de sa présence. Avant elle, le comité de la fête qui doit être donnée au bénéfice des orphelins, avait eu cette idée; on ne peut que l'en féliciter chaleureusement; mais, ne vaudrait-il pas mieux que l'invitation partit de l'Union Progressiste, ou, mieux encore, de cette société et du comité de la fête des orphelins? La proposition faite par M. Flower a semblé très heureuse. Il est facile aux deux organisations de s'entendre, afin d'envoyer, en commun, une invitation à l'amiral. L'idée de M. Flower a prévalu; elle a été adoptée.

Suivant l'avis très intelligent du maire, il y aura deux comités qui formuleraient une seule et même invitation. Le maire a été chargé de les former. Voici les choix qu'il a faits: pour l'Union Progressiste, MM. Woodward, Bothick et Sanders; pour le comité des orphelins, MM. Westerfield, Lawyer et Baker.

Entre pareils hommes l'entente est facile et la rédaction de l'invitation l'est davantage encore.

Nous considérons donc cette heureuse affaire comme réglée d'avance.

Vaisseaux antiques.

Des ouvriers qui creusaient un canal près de la petite ville d'Adria, dans la plaine du Pô, ont découvert deux vaisseaux antiques enfouis dans le sol à 3 m. 30 de profondeur, et bien conservés. Une tempête, qui gronda sans doute au premier siècle avant J.-C., les a jetés sur la côte de cette mer sauvage qui fait engouffrer César et qui faisait trembler les amis de Virgile. On a trouvé à bord des vases et divers objets de terre cuite, des armes, des ustensiles de bronze et des ossements humains. Le gouvernement italien, très soucieux d'antiquités, a fait immédiatement réunir ces débris, qu'une commission classera. Cependant, la découverte d'Adria n'intéresse pas les seuls archéologues. Ces navires se trouvaient à 30 kilomètres dans l'intérieur des terres. Ainsi, à l'époque romaine, un golfe se creusait dans le rivage rectiligne de l'Adriatique et atteignait presque Ravenne. En deux mille ans, la terre, grâce aux apports de l'Adige, de la Brenta et du Pô, a gagné 30 ki-

lomètres; autrement dit, la côte avance de 15 mètres chaque année. L'Adriatique, qui est une mère toute récente, décroît avec une hâte qui n'atteindra pas la vieillesse; et la face de la terre se transforme aussi régulièrement que le visage des mortels.

LA DAME AUX FLEURS.

Demain les deux fiancés se réuniront. Ils se le répétaient, chaste, en marchant le long de la rivière. Cet avenir de quelques heures, ce jour tant désiré consacrerait leur bonheur à jamais. Déjà leur union se manifestait par l'entente nouvelle issue de leurs deux âmes; leurs goûts s'étaient cherchés et alliés comme des teintes se mêlant; ils étaient la double unité qui s'isolait et va recommencer le monde: — Ma chérie, j'ose à peine y croire. Maintenant, je puis bien le dire, puisque déjà on te confie à moi: longtemps, longtemps je me suis cru indigne d'une pareille joie.

Souriante, elle leva ses yeux vers lui, des yeux d'extase et d'amour infini.

— Moi, j'ai toujours craint l'œuvre des méchants gens s'efforçant de t'éloigner de moi. A présent encore... mais non, j'ai tort d'être jaloux et j'ai tant prié Dieu que nous serons heureux.

Il baisa son beau front et répéta tout bas: — Oui, nous serons heureux.

Il était fier, elle était confiante; tous deux dans le chemin, marchaient du même pas, comme ils marcheraient dans la vie, lui la soutenant à son bras, évitant les cailloux et les ronces, cherchant l'ombre douce.

Il ne songeait pas où menait le chemin; ils allaient tout droit devant eux. Les champs, les arbres, la rivière et le soleil célébraient le bonheur de vivre.

Il répéta encore: — Nous serons bien heureux.

Puis il cueillit des fleurs qui devenaient précieuses sitôt qu'il les donnait. Des pâquerettes blanches, des lisérons, des bleuettes, qui poussaient sur la berge et se dressaient dans l'herbe drue; des myosotis aussi, fleurs du souvenir, que l'aimée recevait avec une joie d'enfant. Il en cueillit beaucoup, lui remplissant les mains, garnissant son corsage, ornant ses cheveux bruns. Elle riait de se voir ainsi parée, elle laissait faire, puis qu'ils étaient seuls, loin de la ville et des moqueries.

Tout à coup, comme le héros d'une douce légende, il tomba dans l'eau profonde.

Vision d'effroi, une chute bruyante, l'éclaboussement de l'eau. Elle cria — un cri de bête blessée au cœur — et appela, et tordit ses bras, chercha de ses yeux fous une aide, un moyen...

Les remous de l'eau verte couvrirent son pauvre ami.

— Au secours! un secours!

Il reparut. Elle vit sa face pâle, ses yeux qui la fixaient et sa bouche étouffée qui murmura: — Jeanne... Jeanne...

Point d'autre espoir que Dieu. Elle tomba à genoux: — Pitié... pitié... mon Dieu!

L'eau bouillonnait, furieuse, chargeant de ses replis l'homme qui se débattait et l'homme qui vaincu, redoutait au silence, caché comme une proie conquise.

Disparu à jamais, il était disparu. Jeanne regardait l'eau; ses yeux dilatés qu'étaient l'espoir encore; ils virent la rivière réparer son désordre, disperser les vagues, aplanner les ondes, effacer toute ride et, d'un seul coup, montrer la surprise souriante d'un miroir plein de ciel.

Plus rien. L'eau calme et assourdie coulait tranquillement.

Jeanne, à genoux toujours, releva lentement sa taille accablée et son regard erra vers le ciel inclement. Puis, elle roula dans l'herbe et ne bougea plus.

Des heures passèrent. Elle semblait dormir, mais la douleur marqua sur son visage des traits indélébiles: la bouche, aux coins baissés, se remplit d'amertume; les joues devinrent blanches et un chemin de larmes y descendit, venant des yeux cernés; sur le marbre du front un long sillon joignit les tempes.

Le jour qui s'en allait emporta des années qui n'étaient pas vécues, de nombreuses années.

Et la nuit vint, Jeanne se réveilla, resta longtemps inconsciente, prostrée. Ses mains remuèrent la gerbe de bleuettes, de myosotis et de pâquerettes, les fleurs imperissables qu'elle gardait toujours, et, tremblante, se gonfla par les sanglots, elle les ramassa toutes, craignant d'en oublier. Dans ses cheveux dénoués, il en restait encore, et elle les recueillit en criant de douleur.

Au loin, un coucou chantait, monotone, et l'écho répétait doucement les cris.

Dans la petite ville où sa vie se prolonge avec le deuil fidèle, ce malheur à ému, puis on a oublié.

Les gamins, dans la rue, en la voyant passer, se moquaient d'elle; ils imitent le pas trotte-mou de la vieille fille et son hochement de tête, en la suivant. Si parfois elle se retourne, les polissons s'efforcent, bien qu'elle n'ait jamais cherché à les punir.

Elle s'en va vers la rivière, dort lentement elle suivra la bergue cueillant des fleurs, des herbes, quelle que soit la saison, pour en former une gerbe qu'elle mettra sur une tombe.

La Dame aux fleurs qu'on voit passer chaque jour, en tout temps, s'en va vers la rivière... On la dit un peu folle et son allure craintive amuse bien des gens.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

Après une semaine de succès qui ne se sont pas démentis une seule fois, "A Texas Steer" disparaît, ce soir, de l'affiche, après une dernière représentation qui sera aussi lueuse que les précédentes.

Demain soir, première de ces deux comédies que l'on appelle Murray et Mack, qui sont inépuisables et contribuent également au succès de la troupe qui les entoure. Ce sont d'excellents comédiens dont les noms seuls sur une affiche de théâtre attirent la foule.

Murray et Mack seront, sans contredit, vigoureusement applaudis par le monde amateur de la Nouvelle-Orléans.

GRAND OPERA HOUSE.

Après une série de représentations très productives, "The Northern Lights" rentre dans l'ombre. Demain, en matinée, le grand drame intitulé "The Great Diamond Robbery". C'est un drame d'une valeur considérable, mais la troupe Baldwin-Melville est toujours en permanence; elle est toute prête à élever la nouvelle pièce avec l'entrain dont elle est coutumière. Les deux principaux rôles sont confiés à M. Wm Farnum et à Miss Estler Lyon. La

direction compte sur un grand succès; elle l'aura. Demain, donc, en matinée et le soir également: "The Great Diamond Robbery". Il y aura foule au Grand Opera House.

THEATRE TULANE.

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit sur la campagne artistique qu'achève en ce moment la troupe, à la fois chantante et parlante, des Bostoniens. C'est un succès éclatant, au triple point de vue des pièces, qui sont aussi intéressantes que bien conduites; 20 des partitions qui sont l'œuvre de musiciens d'élite; 30 des interprétations qui sont confiées aux meilleurs comédiens et chanteurs qu'il y ait en Amérique.

Demain, pourtant, par force, en vertu d'engagements, il y aura changement de spectacle. "The Adventures of Lady Ursula" y sera donnée en première, avec Wm Morris et Miss Frances Drake dans les deux principaux rôles.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES.

Projet d'une succursale de la banque d'épargne italienne à New York. New York, 23 mars — Il y a en hier soir, un meeting de plus de 50 banquiers italiens qui veulent protester contre l'intention du gouvernement d'établir à New York une succursale de la Banque de Naples.

C'était Peter A. Antelli qui présidait et a prononcé le principal discours.

Il y a des centaines de mille dollars placés dans les banques italiennes d'ici et de là autres villes.

Le gouvernement n'a pas le droit d'intervenir et de monopoliser cette branche d'affaires qui est habituellement et honnêtement dirigée.

Le montant des sommes d'argent envoyées par les citoyens et les immigrants à leurs familles, s'élève maintenant à environ \$30,000,000 par an. Il y a, d'autre part, dans nos banques et dans les banques d'épargne américaines quelque chose comme \$3,000,000 constamment en dépôt.

Le gouvernement italien a un système de banques d'épargne postales. S'il établit ici la succursale proposée, ce sera tout simplement l'établissement d'une branche de son système de banques d'épargne nationales.

Tous ceux qui désirent envoyer quelque argent au pays n'auront plus alors qu'à faire un simple dépôt dans cette succursale et l'on fera honneur à leurs livres dans tous les bureaux de poste italiens, ce qui évitera ainsi les frais de change.

Une protestation va être envoyée à Rome. Une seconde semblable a été adoptée à Washington.

L'offre de M. Van Sicken.

Washington, 23 mars — M. Ignacio Costa du Arte, ministre du Portugal à Washington, a dit aujourd'hui, au sujet de la lettre dans laquelle M. George Van Sicken, président du conseil américain des Républiques sud-américaines, offre au prêt de \$500,000 au gouvernement portugais, comme la somme nécessaire pour payer l'indemnité de la Baie de Delagoa, que l'ouverture de M. Van Sicken était prématurée, et tendait au jugement du tribunal d'arbitrage n'était pas encore proclamé, et qu'il repoussait dans ce sens.

MORT DU JUGE MACMATH.

Cleveland, Ohio, 23 mars — L'ex-juge Jesse H. MacMath, qui fut consul général des Etats-Unis au Maroc sous la présidence de Lincoln, est mort aujourd'hui d'une maladie de cœur à sa résidence de Cleveland. Il était âgé de soixante-sept ans.

En 1865 le juge MacMath fut nommé commissaire des Etats-Unis pour négocier un traité avec onze nations étrangères, et il remplit sa tâche avec succès.

Le défunt était très connu dans les cercles de la magistrature de toutes les parties de l'Ohio.

Une banque dans le Michigan.

Monroe, Michigan, 23 mars — Une banque s'est formée à Monroe et les eaux de la rivière se précipitent au nord par la rue Front et au sud par l'avenue Elm. Le quatrième ward de la ville est sous quatre pieds d'eau. Les dommages causés sont déjà considérables. Les autorités de la ville ont décidé de faire sauter la banque à la dynamite.

Ajournement du traité de réciprocité franco-américain.

Paris, 23 mars, 1 h. 47 de l'après-midi — Dans un conseil de cabinet tenu, aujourd'hui, au Palais de l'Élysée, le ministre des affaires étrangères, M. Delcassé, a annoncé la signature du protocole prolongeant le délai pour la ratification du traité de commerce franco-américain jusqu'au 24 mars 1901.

Encore le Juge Lynch à l'œuvre.

Ripley, Tenn., 23 mars — Ce matin, au cœur même de la ville, on a trouvé le corps d'un nègre suspendu à une branche d'arbre. Ce lynchage est la suite d'un jugement qui a eu lieu devant la Cour de Circuit du comté de Lauderdale, durant lequel Rice a fait une déposition en faveur d'un homme de couleur qui était accusé du meurtre d'un blanc nommé Goodrich.

Nouvelle de la capture du Gen. Gatacre, démentie.

New York, 23 mars — Une dépêche de Londres à "The Tribune" en date du 23 mars, 6 h. du matin dit que l'on n'a reçu aucune dépêche confirmant le bruit qui, émane du camp Boer à Kronstadt, suivant lequel le général Gatacre avec son état-major et plusieurs pièces d'artillerie aurait été capturé par le commandant Olivier. Ce qui y a de certain, c'est que, selon un télégramme de Springfield, le général anglais se serait trouvé là, longtemps après sa prétendue capture.

Destruction d'un bourg de 1000 habitants.

Victoria, Colombie Britannique, 23 mars — Une ville de 1000 habitants, Kuskanook, située au terminus des lignes de chemin de fer de la Crow West Pass et Nelson et de Bettington, a été détruite. La plupart des habitants se trouvent sans abri. Ce sont les localités voisines qui viennent à leur secours. La perte matérielle n'est pas très considérable.

La beauté se rapporte au sang.

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit sur la campagne artistique qu'achève en ce moment la troupe, à la fois chantante et parlante, des Bostoniens. C'est un succès éclatant, au triple point de vue des pièces, qui sont aussi intéressantes que bien conduites; 20 des partitions qui sont l'œuvre de musiciens d'élite; 30 des interprétations qui sont confiées aux meilleurs comédiens et chanteurs qu'il y ait en Amérique.

Feuilleton

— DE —

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madauge.

PREMIERE PARTIE.

DEUXIEME PARTIE.

Tandis que les rues dorment, les théâtres, les cafés depuis longtemps clos, les restaurants spéciaux fermés ou à peu près, tout un monde fourmille, bizarre, autour de ces énormes pavillons, qui chaque nuit s'empressent de ce qu'engouffrira le jour suivant Paris, et qu'on nomme les Halles centrales.

Ce sont les longues voitures des maraîchers, que ceux-ci débarrassent de leurs produits; les fourgons de chemins de fer, amenant les légumes des départements, les pièces de viande qu'on charrie, la volaille, le gibier, la morde qu'on décharge en abondance.

Sous la grande rue couverte, séparant les pavillons en deux groupes, s'amouillent les légumes par lots.

A travers le va-et-vient incessant du personnel attiré: syndics des forts de la Halle, marchands, sergents de ville, circulent, ombres éfarées, chassés d'une place, et presque aussitôt chassés d'une autre, les blêmes loqueteux, vaincus du travail, ou vagabonds par paresse, grelottants, l'échine courbée, les bras serrés sur leur estomac où gronde le besoin, les êtres humains sans gîte, traqués de portail en portail, et qui, blottis derrière un tas de chicorées ou de navets, terrassés par la fatigue, y ronflent, jusqu'à ce qu'un gardien de la paix, quelquefois pour les conduire au poste, vicié les en déloger.

A l'angle de la rue Rambuteau, des femmes se réunissent, une lanterne à la main; comme l'horloge de l'église Saint-Eustache marque cinq heures, un coup de cloche retentit, un facteur, son commis écrivain, son crieur, viennent d'arriver, puis l'inspecteur du marché; la vente du cresson commence.

Les maraîchers ont sorti de leurs voitures de volumineux paniers montés sur des traverses. Soigneusement paquetés, présentant sa feuille de tous côtés, le cresson est disposé à l'abri; les femmes glissent dans ces grandes mannes leurs lanternes au bout d'une ficelle, s'assurant de la qualité des bottes, et leur choix arrêté, la criée en gros terminée, commencent à annoncer au détail leur marchandise: — La verdure! la verdure!

A ce moment, un autre signal de cloche; tous les pavillons sont ouverts.

Sur le "carreau", les cris des marchands, les discussions avec les acheteurs, les rires, les lazzi ou les mauvais mots se mêlent, un triste jour brouillé et froid du commencement de novembre.

Parmi les types de campagnards des environs, venus pour leur culture, ou pour les détailler eux-mêmes, un groupe formé de trois hommes est attiré l'attention, et dans tout cet encombre-

ment, quelqu'un pouvait être remarqué.

Ceux-là, à coup sûr, n'appartenaient, ni à la petite, ni à la grande banlieue parisienne. Descendus d'un des véhicules charriant le cresson, vers les quatre heures du matin, ils ne devaient pas bouger du coin du trottoir, près duquel stationnait la voiture du cultivateur qui les débarquait.

— Vous y voilà, à Paris, en plein Paris, encore, leur disait celui-ci; mais ce n'est pas le moment de vous aider à vous débrouiller, j'ai de la besogne... puis, il faut qu'on y voie clair!

Et ils avaient attendu, dans leurs jambes un chien barbu, au quel l'un ou l'autre quelquefois marchait sur la patte, en piétinant sur place, et qui semblait plus effaré qu'un.

Le jour était venu depuis un certain temps; parmi les passants, quelques-uns moins pressés, commençaient à les regarder, quand le maraîcher qu'ils essayaient vainement de reconnaître au milieu de tous ces gens qui se démenaient, vint se planter devant eux.

C'était un homme de cinquante-cinq ans robuste, à la figure rouge; de ceux qui vivent au grand air et qui aiment à "tuer le ver" mainte fois dans la journée; mine joviale, du reste, regard franc comme la voix.

— Eh bien! les amis, qu'est-ce qu'on dit de ce Paris-là! Vous

allez voir s'il est si facile que ça de s'y tirer d'affaire... quoique je ne demande pas mieux que de vous donner un coup d'épaule...

... mais voyez-vous, mes pauvres diables, je mettrais ma main au feu, que dans huit jours vous direz au père Godron: Vous avez raison; puisque c'est tout simplement pour gagner plus d'argent que chez nous que nous y sommes venus, nous aurions mieux fait de rester dans notre village...

Vous accepteriez n'importe quoi, hein, hein, pour débouter!

— N'importe quoi! firent-ils ensemble.

Ces deux simples mots étaient articulés avec un accent sentant singulièrement son terroir.

Ce grand vieillard enveloppé d'une limousine, qui en s'écartant montrait un étrange accoutrement, une espèce de paletot de peau aux poils usés, en jeune homme vigoureux, élané, au teint mat, à la prunelle sombre, aux traits réguliers, habillé comme un paysan, ce gamin, à peine un adolescent, à l'œil noir aussi, des cheveux très drus, ni peu fauves, portant un pantalon rapiécé trop court, et un bûcheron de lais coué, également très raccommoqué, venaient du fin fond du Midi.

En ce moment, ils ne soutenaient guère leur réputation de loquacité native.

— D'abord, vous devez avoir besoin de manger un morceau,

reprit leur interlocuteur; comme moi... On a l'estomac aux talons... Eh bien! je régale...

Oh! à bon marché, vous savez... vous ne serez pas plus difficile que je ne le suis... sans compter qu'il y a des gens qui viennent se nourrir à leur insu, au lieu de leur offrir...

— Parole d'honneur! vous verrez... Allez, emboîtez le pas!... Et votre cabot fidèle au poste... Bon, il aura sa part!

Le cabot suivit, le nez sur les talons du grand vieillard à la limousine et à la peau de chèvre.

Après pas mal de détours, le trio accompagnant le maraîcher pénétra dans le pavillon n° 12, qui est celui de l'alimentation, au détail; fruitiers, boulangers vendant le pain municipal, puis des commerçants tout à fait à part, appelés dans le langage administratif: marchands de viandes cuites, et que l'argot parisien a baptisés du nom de "bijoutiers."

Ceux-là débitent ce que l'on appelait jadis des "royaumes", et qu'on a fini par nommer des "arleguins."

Le père Gobron s'arrêta, et les trois Méridionaux avec lui, devant l'étal qui paraissait le mieux tenu, parmi les autres du même genre.

Presque aussitôt qu'eux, à peine à quelques secondes d'intervalle, une femme très jeune, coiffée d'un monchoir noué sous

le menton, à la pointe tombant dans la nuque, et un garçon de vingt-six ans, à peu près, en blouse bleue et en casquette, le fils et le bru de M. Gobron, arrivaient, le second portant sous le bras un pain pris à la boulangerie municipale.

Leur choix se fixa vite sur une timbale milanaise à motif éventré.

— Venez-vous, le père? dit la jeune femme, qui déjà enlevait son acquisition; ou fera part à trois.

— Mais il y en aurait pas pour six! riposta le maraîcher, et je régale ces braves gens... Donnez-moi du pain seulement...

On tailla dans la michie avec un couteau de poche.

— Alors, tu rappelleras à la voiture? demanda le fils, dont la figure aussi joviale, offrait une ressemblance frappante avec celle de l'auteur de ses jours.

— Oui, dans un moment; il faut que je case mes trois hommes...

Le couple disparaissait vers la sortie du pavillon, le maraîcher répétait au paysan: — Alors, qu'est-ce que vous voulez là dedans!

Ni l'un ni l'autre ne répondit. Ils ne savaient même pas ce que c'était que ces petits tas posés sur des assiettes et offrant une variété de couleurs singulière, depuis le rouge éclatant d'un débris de languette, jusqu'au rose pâle d'une poignée de ces